



ALEXANDRE
VIALATTE

AU COIN
DU DÉSERT

ÉGYPTE 1938

LE DILETTANTE

Édition de la publication

Au coin du désert

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

L'Auberge de Jérusalem, 1986.
(Repris dans *La Complainte des enfants frivoles*.)

Le Fluide rouge, 1990.

Dires étonnants des astrologues, 1993.

L'Oiseau du mois, 1995.

La Complainte des enfants frivoles, 1999.

Alexandre Vialatte

Au coin du désert
Égypte 1938

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Massin
© le dilettante, 2002.
ISBN 978-2-84263-466-7

Croquis d'Égypte

*Le désert au bout de chaque avenue
... et l'ombre de Bonaparte partout dans le désert*

En passant dans la rue Jacob, il m'a semblé sentir soudain souffler le vent d'Aboukir. J'avais vu, derrière une vitre, Bonaparte qui me regardait de ces yeux qui nous suivent encore.

Il était là sur une image de l'exposition de ses souvenirs égyptiens, comme en tant d'autres lieux encore. Mal enterré, il rôde toujours à travers l'Europe. On le retrouve aussi sur les côtes d'Afrique, on l'aperçoit en culotte blanche dans les petits cafés du port d'Alexandrie, sur des calendriers-réclames ; on l'a vu passer au désert, un jour de vent de sable, à quatre heures, parlant arabe avec un accent corse ; aujourd'hui on le voit au musée de l'Orangerie dans le pêle-mêle glauque et mordoré des anti-quailles et des estampes, fantôme songeur. Les

Mayençais, au bord du Rhin, fleurissent la tombe de ses grognards une fois par an; le garde champêtre de Viverols, dans le Puy-de-Dôme, l'immortalise en mosaïques exaltées faites d'ivoire, d'écaïlle d'huître et de boutons de culotte!

Bref, ni l'Europe, ni l'Afrique, ni l'Auvergne ne sont encore bien réveillées du grand rêve qu'il élaboussa de sa dorure et ventila de son sabre d'artilleur.

Ces quelques lignes et les articles qui suivront n'ont pour but que de rafraîchir les dessins de son cadre égyptien et de retrouver quelques traces de la France dans les sables où il a laissé son empreinte.

Les lumières de la gare

Quand on arrive de nuit à la gare du Caire, on commence par être surpris, sur les trottoirs qui l'entourent au-dehors, de l'étrange lumière qui vous baigne et vous transforme en spectres inquiétants. Mauve, hoffmannesque, alchimique, elle coule sur le visage et sur les mains du voyageur déconcerté, à la façon d'un Ripolin immatériel. Un réflexe vous fait sortir votre mouchoir; on s'essuie les mains

machinalement. En pure perte. Une faune de Martiens verdâtres vous entoure : ce sont vos compagnons de voyage. Des démons bruns en robe blanche s'acharnent sur votre bagage au milieu de ces ectoplasmes.

Cette initiation vous éclaire. Vous admettez que vous êtes tombé dans une étoile, vous ne vous étonnez plus de rien. Que les portefaix soient vêtus de robes comme des coquettes, et coiffés de calottes d'enfants de chœur, que les gens écrivent de droite à gauche par pur esprit de contradiction, que l'hiver soit chaud, que le désert soit l'endroit frais, la villégiature estivale, que vingt nations, hostiles en Europe, s'entendent ici comme des sœurs, vous admettez tout. Cette marge initiatrice que vous avez franchie en sortant de la gare du Caire vous a transsubstantié. Vous avez été baptisé membre du consortium égyptien dans cette alchimie lumineuse.

Le métro du désert

Je me suis vu, armé d'une valise en fibrine et vêtu d'un complet que je jugeais léger sur le boulevard des Capucines, je me suis vu fécondant de mes sueurs le goudron infécond d'une

route rectiligne bordée par le désert à droite, par une cité moderne à gauche, je me suis vu suivi d'une troupe de serviteurs habillés comme des évêques, cherchant une ombre et un logis parmi les sables arabiques. Aride devoir ! Rousseau, en des lignes célèbres, a décrit les joies de la marche... Réclame trompeuse ! Les voluptés de la marche sont une fiction d'enfant des neiges.

J'allais tomber, privant de cartes postales, par un trépas sans majesté, une famille avide d'art et de géographie, et repoussé par les concierges d'un désert où tous les hôtels étaient combles, quand un ange m'appela du ciel pour m'offrir un appartement. C'était une dame yougoslave, américaine par son mariage, mais purement française par sa mère et égyptienne depuis longtemps par son séjour, russe d'apparence mais catholique romaine, qui m'ouvrit, en anglais, les portes de sa demeure.

J'ai habité depuis ce jour, si schématique que cette adresse puisse paraître, au coin du désert arabe et d'une rue des mieux fréquentées, juste en face du soleil levant ; à la dernière station de métro, pour préciser ; car le tramway qui relie au Caire ces frontières de l'habitat s'appelle métro dans toute l'Égypte.

Je me trouvais sous-locataire d'un monsieur grec coiffé d'un béret basque «et chaussé d'alpargates» comme dans un poème de Hugo, qui se faisait des réussites en fumant une plante contre l'asthme et ressemblait étonnamment à un Lozérien à la retraite.

La procession des évêques du désert fit un grand tonnerre de valises. Le portier, somptueux, leur répartit ma bourse, et je me trouvai – image de la misère humaine – pris entre les sables d'en face, les dunes de gauche et le désert de droite, inconfortablement assis sur un bidon de tôle ondulée garni d'une étiquette rouge. Derrière moi, me reliant à la vie, le monsieur grec qui portait un prénom shakespearien, et Ratiba, fleur orientale, servante noire en foulard jaune, qui m'apprit le même soir le nom arabe de la fourmi, du buffle et du mouton à queue plate.

Elle fit fondre sur moi, du fond de l'horizon, des garçons maigres et hardis qui me vendirent six tapis en poil de chèvre, et, accroupi sur ces rudes tissus qui sentaient illogiquement le chacal, je m'installai dans mon destin, je vis la vie s'organiser autour de moi suivant un rythme oriental et paisible.

Le matin, ouvrant nos volets, nous déclamions en grec ancien, mon éloquent logeur et moi, quand le soleil surgissait d'un seul coup comme un gong qui cassait les vitres : «Voici le bienfaiteur de la nature!» Le soir nous époncions nos fronts sur la terrasse. Dans la journée nous repoussions les assauts de la fourmi de course. Mon farouche propriétaire avait un coup de babouche à lui, et des exclamations tirées de Thucydide, pour décimer ces escadrons.

Et sur ces éloquences, ces sueurs, ces batailles, régnait une odeur de goyave, insistante, entêtante, qui me poursuivait en rêve, une odeur d'essence, de thuya, une odeur de cirage à l'amande. Le soleil levant en a gardé pour moi un parfum de chaussure vernie.

La tour de Bonaparte

Quand un homme a trouvé son gîte, l'univers s'organise pour lui de façon normale, la terre semble tourner toute seule; il me sembla dès lors que le désert égyptien ressemblait parfaitement à lui-même. L'Égypte est peut-être le seul pays qui ressemble vraiment à ses cartes postales et à ses cartes géographiques. Sa couleur, ses frontières sont fidèles aux images.

Mon inquiétude étant calmée, un réflexe tout naturel me conduisit chez le marchand de bicyclettes. Je dirai plus tard la courtoisie, la politesse, la gentillesse de ce peuple qu'on a trop dépeint sous un jour qui le défigure. La distinction, la bonté naturelle des petites gens en Égypte méritent une page de louanges. Elle prendra place en temps utile dans ces articles sans prétention. On n'imagine pas les volutes, les politesses, les arabesques flamboyantes, les mains sur le cœur et les serments qui nimèrent de leur élégance la location de cet humble vélo. Je garde une grande amitié à ces marchands qu'on dit rapaces.

Plus naturellement encore, le vélo m'amena au désert. Il eût été bien empêché de m'amener ailleurs, car, en Égypte, toutes les routes y ramènent. Je me trouvai donc sur la route de Suez, dépouillant à chaque kilomètre une pièce de plus de mon vêtement. La route de Suez! Qu'on imagine 136 kilomètres de sable goudronné, bordé de sable à droite et à gauche, avec pour toute végétation des tonneaux de goudron blanchis...

Les gardes-frontières à robe jaune, à molletière grise, à ceinture verte, aux genoux nus, le

turban vert orné d'un losange en peau de léopard, m'offrirent un peu d'eau tiède au fond d'une boîte à conserve, et une chaise à l'ombre d'une guérite. Cette ombre avait 43 degrés. Il n'y en a pas d'autre sur la route, sauf, à cent kilomètres de là, celle d'un petit café dont je ne sais plus le nom (peut-être Le Rond-Point du Néant, ou Le Nombril des Solitudes), et celle d'une tour en ruines, sur une bosse de 10 mètres, au bord de la route.

Je m'étendis nu, à un short près, sous cette tour. Il lui manquait tout un côté, mais elle avait des murs épais, des meurtrières; un oiseau chantait dans ces ruines. Ce rossignol inexplicable accomplissait jusqu'en ce jour son petit métier romantique. Les oiseaux eux-mêmes obéissent à des traditions littéraires.

On m'apprit le soir que ce donjon était une des tours militaires dont Bonaparte avait orné l'Égypte. C'est un homme qui vous suit partout.

Le vent d'Aboukir

La dernière fois, je l'ai retrouvé à Aboukir.

J'étais avec un Suisse gigantesque et frivole, comme la plupart des gens sérieux, qui a 57 cousins germains et rôde, à la façon d'Ulysse

et coiffé d'un petit chapeau de chasse, d'un bout à l'autre de la Méditerranée. Il apparut un jour au couvent du Carmel, s'y enferma 48 heures dans une cellule, nourri de pommes et de racines bocagères par les religieuses apeurées, écrivit en ce laps de temps un très beau volume de poèmes qu'on appelle *Les Chants du Carmel*, sortit, splendide et souverain, dans les magnificences de la nuit orientale, un peu essoufflé par Pégase, un peu congestionné par son travail d'Hercule, et là, crevant un toit-terrasse, disparut au fond de la chaux vive qui emplissait la maisonnette. On l'en sortit corrodé jusqu'à l'os. Tels sont les Suisses d'Alexandrie.

Un guide aussi mythologique se profile avantageusement sur un fond de bataille navale, sur une mer de défaite historique.

C'était un jour de vent de sable et d'orage, un jour de Pâques napoléonien par je ne sais quoi de terrible et de pâle qui déchirait le crêpe du ciel et ameutait les moutons délirants de la mer. Il m'en est resté dans le souvenir quelque chose d'immense, de gris et d'orangé, tout zébré de frissons blanchâtres.

La mer, tourmentée de grands remords, tournait encore, lancée par Alfred de Vigny, sur le

cadavre de «La Sérieuse». Au loin, quelques maisons arabes, à peine distinctes du sable. Et ce fort, ce petit fort à la pierre savonneuse, de lithographie démodée... Et ces noms de marins écrits sur quelques tombes, des tombes musulmanes étroites comme des berceaux... Et ce pays, plus pâle encore que les nues, plus immatériel que les ondes, comme une fumée, comme un mirage... Que de grands songes! Que de mauvais rêves!...

Des grappes d'enfants noirs, en robes blanches, sortis du sol à la façon des djinns, s'agrippaient à notre voiture. Mon ami, prêt à tous les jeux, les fit tourner pendant cinq bonnes minutes, comme au manège des Vagues, à la foire. Il fallait cette humanité et ces frivolités helvético-mauresques pour remettre à l'échelle de l'homme cette côte plate et ces kilomètres de mélancolie sans espoir.

Devant l'image de la rue Jacob, c'est ce vent d'Aboukir que je retrouve.

Mais nous verrons, au cours de ces articles, qu'il apprit à parler français.

L'Époque, 16 août 1938.

de la vitesse). En littérature comme dans le reste : nous sommes à l'âge du journalisme, et le journalisme c'est vitesse et quantité, c'est-à-dire doublement vitesse. Lamartine n'en était encore qu'à la trottinette littéraire, les Goncourt au tandem, Zola au triporteur. Nous en sommes à l'âge du bolide. Au bout, la culbute. Et après ça, où ira-t-on ? Nous arriverons à un âge où l'humanité aura tant parlé qu'elle n'aura plus envie que de se taire. On verra paraître des livres blancs. Il y aura des concours de silence organisés par des journaux monosyllabiques. Des genres du silence : des grands genres, des petits genres, des silences plats et des silences de virtuose. Des arts poétiques du mutisme, des silences en vers et des silences en prose. On dira tout par la façon dont on se taira.

*

En attendant ce n'est pas sans émotion que je salue la première feuille sortie de ces sables arabiques qu'eussent dédaignés certaines puissances comme les pièces d'une inutile « collection ». La France, la Corse, l'Égypte ont ramassé cette proie immatérielle, cette ombre de

pays où ne vivait que l'ombre : celle du milan, celle de l'avion relayée par les étoiles filantes que promènent dans la nuit les courriers aériens. L'âne, dans cet univers fictif, broulait, au sein d'un sable aride, le souvenir de l'odeur d'une boîte à sardines, un relief de gazette, ou, festin mesuré, le remugle peu nutritif de quelque ancien bidon de pétrole, qu'il disputait encore à la chèvre agressive et partageait à ses enfants. Le chacal, pensif et déçu, s'abreuvait d'illusions et se repaissait de chimères. Ces ripailles purement symboliques l'entretenaient ingénieux et svelte sans apaiser ses plus profondes nostalgies. Bref, sur une illusion de terrain un fantôme de faune vivait d'une absence de nourriture. Cette vie truquée, inconsistant mirage, a fait place à la vie tout court ; des êtres à trois dimensions traversent des routes bitumées. Des enfants de toutes les nations, dont les noms sonnent, dans le vocabulaire français, avec de mystérieux prestiges, comme des noms de constellations, de chevaux de course ou de champignons rares décorent le soir de guirlandes de silhouettes. Les nattes sont raides, les joues vermeilles, les bicyclettes disciplinées.